

dans un grand nombre de traités, de mémoires, de recueils et de journaux français et étrangers, nous avons cité scrupuleusement les sources où nous avons puisé (1); enfin, pour rendre encore plus utile et pour compléter autant que possible notre travail, nous l'avons terminé par un long chapitre sur l'hygiène spéciale de la femme, et, dans le but de fixer mieux l'attention du lecteur, et surtout pour diminuer l'aridité des descriptions, nous avons eu soin d'intercaler dans toute l'étendue de l'ouvrage des notes historiques et des observations curieuses et intéressantes.

Malgré tous nos efforts pour bien faire et ne pas laisser de lacunes, nous sommes loin de croire que ce traité soit ce que nous voudrions qu'il fût, c'est-à-dire un livre où rien ne manque, où rien ne surabonde, où tout est à sa place. Si une critique bienveillante nous signale des erreurs ou des omissions, nous en serons flatté, et nous accueillerons avec d'autant plus de reconnaissance les conseils des hommes instruits, que nous sommes résolu de profiter même des avis qui pourraient nous être dictés par l'envie, si nous avions le bonheur de l'exciter.

Puissent nos intentions être bien jugées, et cet ouvrage obtenir les suffrages de nos lecteurs : *Quæso veniam, non laudem!*

(1) On appréciera l'étendue de nos recherches lorsqu'on saura que, dans le but de faciliter l'étude littéraire et historique des maladies des femmes, nous avons cité plus de 1200 auteurs, dont la plupart l'ont été un grand nombre de fois, et dont nous donnons une liste alphabétique en tête de cet ouvrage.

TRAITÉ

DES MALADIES

DES

FEMMES

ET DE

L'HYGIÈNE SPÉCIALE**DE LEUR SEXE,**

APPLIQUÉE A TOUTES LES ÉPOQUES DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire des changements physiques, moraux et physiologiques qui s'opèrent chez la femme aux principales époques de la vie.

Née faible et sensible, destinée par la nature à nous donner l'existence et à nous la conserver par des soins tendres et vigilants, la femme, cette fidèle compagne de l'homme, qui semble être le complément des bienfaits de la divinité, mérite le plus vif intérêt et présente un vaste champ de méditations aux philosophes et aux médecins.

En effet, quel sujet est plus digne de notre atten-

tion que la série de changements physiques, moraux et physiologiques qui accompagnent la femme à toutes les époques de son existence ? C'est par une longue suite de modifications et de révolutions qu'elle parcourt toutes les phases de la vie. D'abord elle diffère peu de l'homme enfant, dont elle partage non seulement les plaisirs et les amusements, mais même le caractère et les goûts, l'inconstance et la vivacité. Ignorant alors son sexe, s'ignorant, pour ainsi dire, elle-même, la pudeur ne colore pas son front, et ses yeux qui n'expriment encore aucune passion, ne savent demander que ce qui est relatif à ses besoins.

Quoiqu'à cette époque son corps ne présente qu'une ébauche imparfaite des formes qu'il doit revêtir plus tard, elle conservera toujours, même après son entier développement, quelque chose de la mollesse propre à l'enfance, et ne s'écartera pas autant que l'homme de sa constitution originelle.

La faculté reproductive partage la vie des femmes en trois périodes bien distinctes. Dans la première, cette propriété n'existe pas; dans la seconde, elle est en pleine activité, et dans la troisième elle est nulle. La durée de la première période détermine ordinairement celle des deux autres, de sorte que l'on peut établir en règle générale que la vieillesse de la femme sera d'autant plus hâtive que sa puberté aura été plus précoce.

Les forces vitales qui régissent le système organi-

que et les organes qui le constituent, s'accroissent insensiblement dans la première portion de la vie; elles parviennent à leur parfait développement dans la seconde; puis elles diminuent pour s'éteindre à la fin de la troisième dont le terme, comme celui des deux autres, peut être retardé ou accéléré par différentes causes accidentelles et des circonstances dépendantes de certaines conditions physiques et morales.

En entrant dans la carrière de la vie, les deux sexes offrent à peu près la même physionomie et la même délicatesse d'organes. Leur type et leur caractère, qui ne sont pas décidés, ne diffèrent que par des modifications presque imperceptibles et qu'il est impossible de suivre dans tous leurs détails. Assujettie aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, leur existence isolée et individuelle ne laisse pas encore apercevoir les rapports sympathiques qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance réciproque. Étant sujets aux mêmes maladies, ils sont principalement exposés aux affections convulsives et surtout aux inflammations du cerveau, parce que la tête, qui est dans l'enfance proportionnellement plus volumineuse qu'à tout autre âge, devient chez eux un centre de vitalité vers lequel se dirigent presque tous les efforts de l'organisme.

Les nuances qui distinguent chaque sexe prennent bientôt une teinte plus tranchée, et leurs caractères

particuliers deviennent d'autant plus prononcés que le développement des individus est plus parfait et s'approche davantage de l'époque où, par une sorte d'éclat, la nature signale l'épanouissement qu'elle a graduellement préparé.

L'intervalle qui sépare l'âge de dix ans de la puberté, constitue une époque de transition et une sorte de passage de l'enfance à l'adolescence, qui semble être le temps le plus heureux de la vie des femmes. Leur extrême mobilité nerveuse les empêche alors d'être long-temps impressionnées par les sentiments pénibles qui pourraient s'opposer à leur bonheur. Cette période étant pour elles l'âge des joies naïves et de la gaieté la plus franche, il résulte que leur imagination leur montre alors tous les objets sous des couleurs riantes, et que leur existence se trouve agréablement variée par une piquante étourderie et une grande mobilité de goûts et d'affections. A cet âge exempt de peines et de soucis, elles chantent, elles pleurent, elles rient au même instant; et comme leurs joies, leurs plaisirs et leurs chagrins ainsi que toutes leurs impressions sont éphémères, elles arrivent par une route de fleurs à l'âge où la nature les appelle à payer le tribut qu'elles doivent à l'espèce.

La jeune fille, qui jusque là n'était en quelque sorte qu'un être équivoque et sans sexe, devient femme par sa physionomie et toutes les parties de son corps, par l'élégance de sa taille et la beauté de

ses formes, par la finesse de ses traits, par sa structure, par le timbre plus sonore et plus mélodieux de sa voix, par sa sensibilité et ses affections, enfin par son caractère, ses penchants, ses goûts, ses habitudes, et même par ses maladies. Bientôt tous les traits de similitude qui existaient entre les deux sexes se trouvent effacés; le bouton nouvellement épanoui figure parmi les fleurs, et cette brillante métamorphose est signalée par les fraîches couleurs et le complet développement qui annonce la puberté.

Cette période importante, ce premier moment de triomphe où la nature semble se renouveler, s'annonce par une sorte de besoin de multiplier en soi le principe de la vie, et par divers phénomènes frappants et admirables qui font cesser l'inertie sociale où se trouvait la jeune fille depuis sa naissance. Bientôt les organes sexuels deviennent un centre de fluxion, la nature fait de grands efforts pour établir le flux périodique, et toute la machine éprouve une secousse profonde, une commotion violente, un ébranlement général. La nouvelle énergie de l'utérus imprime à tous les organes une forte impulsion, les fonctions deviennent plus actives, le corps prend un accroissement rapide, les formes se dessinent et affectent les contours gracieux qui sont l'apanage du sexe. En même temps d'autres changements importants ont lieu, le bassin et les organes sexuels qui n'étaient presque qu'à l'état rudimentaire, acquièrent leur

entier développement ; la gorge s'élève et devient plus sensible , les mamelles s'arrondissent et se gonflent en établissant une correspondance sympathique avec la matrice. Le mont de Vénus se dessine en relief et se couvre alors d'un épais duvet qui, comme un voile répandu sur les organes de la pudeur, semble leur annoncer qu'ils doivent bientôt se disposer à remplir le rôle important qui leur a été assigné par la nature. Les mailles du tissu cellulaire qui se sont rapidement dilatées sous l'influence des irradiations utérines, donnent bientôt à la surface du corps un embonpoint voluptueux qui fait briller du plus vif éclat tout ce que la beauté et la fraîcheur de la jeunesse ont de plus ravissant.

La physionomie de la jeune adolescente a pris une nouvelle expression ; ses gestes ont acquis l'empreinte du sentiment ; son langage est devenu plus touchant et plus pathétique ; ses yeux plus vifs , quoique languoureux , annoncent un mélange de désir et de crainte , de pudeur et d'amour, enfin , tout en elle émet, caresse et sollicite.

Ses goûts, ses plaisirs et ses penchants se sont également modifiés ; son besoin le plus pressant est d'éprouver des émotions frivoles ; elle se passionne alors pour la danse, les spectacles et les fêtes ; la curiosité, si naturelle à son sexe , se réveille et devient encore plus active ; elle dévore les romans , ou plus fervente que jamais dans la dévotion , elle s'exalte pour les

passions expansives et surtout pour la piété religieuse, qui est aussi pour elle une manière d'aimer.

A cette époque brillante de la vie, le moral qui est sous la dépendance du physique éprouve aussi de grands changements ; la jeune fille devient plus tendre, plus sensible, plus compatissante, et semble vouloir s'attacher tout ce qui l'environne ; les nouvelles sensations qu'elle éprouve font qu'elle approche avec crainte les compagnons de son enfance ; un trouble insolite, une certaine inquiétude, une agitation qu'elle ignorait jusqu'alors , annoncent en elle une puissance qu'elle n'y soupçonnait pas.

L'action du nouveau foyer de vitalité qui s'est établi dans les organes sexuels s'accroît de plus en plus et réagit vivement sur tout le système. Sous l'influence des irradiations sympathiques de l'utérus, la sensibilité générale se trouve modifiée et surexcitée d'une manière particulière. Bientôt un sentiment nouveau fait naître des désirs qui ne sont encore que des élancements sans but, et des mouvements vagues d'un instinct qui cherche un objet sans le connaître. Ce besoin naissant fait éprouver les impressions d'une mélancolie attendrissante, et une douce pudeur dont l'amour ingénu est alors le principe, présage des dispositions nouvelles, et annonce que les penchants et les habitudes de l'enfance ont fait place à d'autres sentiments. La jeune vierge devient timide, réservée, distraite et rêveuse. Elle désire moins le plaisir que

le bonheur ; le besoin d'aimer lui fait rechercher la solitude , et ce nouveau besoin qui trouble son cœur, et l'occupe tout entier , devient pour elle , s'il n'est pas satisfait , une source de désordres et de dérangements de toute espèce.

Différentes causes qui rendent le jeu de la vie plus actif , retardent ou précipitent l'époque de la puberté. Ainsi , l'abondance et les qualités stimulantes des aliments et des boissons , la nature des mœurs , des habitudes et des climats , ont sur ce phénomène vital , une influence très-marquée. Certaines circonstances morales peuvent également l'accélérer ; mais la maturité artificielle qui en résulte agit toujours sur l'organisation , d'une manière pernicieuse : telles sont les jouissances et les passions prématurées , les arts d'imitation , la musique , la peinture , la lecture des romans et des livres obscènes , la vue des images lascives , la fréquentation des spectacles et des bals , les mauvais exemples et surtout le libertinage précoce dont les villes nous fournissent malheureusement trop d'exemples.

Ces pubertés prématurées , résultat fâcheux de la corruption ou d'une trop grande vivacité d'imagination , se manifestent quelquefois de huit à dix ans.

La puberté naturelle qui s'annonce par l'irruption des règles , ne se fait remarquer en général dans nos climats , que vers l'âge de quinze ou seize ans ; mais elle a des époques variées suivant les régions qu'on

habite. Ainsi dans les pays méridionaux , en Grèce , en Italie , en Espagne , sous le beau ciel de la Provence et du Languedoc , les jeunes filles sont souvent pubères à douze ou treize ans , et dans certaines contrées de l'Asie , réchauffées en tout temps par les feux générateurs du soleil , c'est vers l'âge de dix ou onze ans que le plus ordinairement elles sont nubiles. Dans les régions glacées , au contraire , telles que la Suède , la Norwège et la Laponie , il n'est pas rare de trouver des femmes qui ne sont réglées qu'à vingt ou vingt-cinq ans et quelquefois plus tard.

En général la crise de la puberté est plus pénible , et plus précoce pour les femmes que pour les hommes , surtout pour celles dont la constitution est très-délicate et nerveuse , comme il arrive souvent chez les personnes qui mènent une vie sédentaire et qui ont les habitudes de l'opulence et du luxe.

Le plus important phénomène physiologique de cette époque consiste dans la première apparition des règles qui dépend du nouveau mode de vitalité des organes sexuels. Lorsque la nature n'est pas arrêtée dans l'accomplissement de ses lois , la matrice , qui était paisible et engourdie chez la petite fille , acquiert alors une grande activité et une vive exaltation de sensibilité. La femme pubère ne tarde point à subir la révolution menstruelle qui se termine par une véritable crise et par une hémorrhagie utérine plus ou moins abondante.

PHÉNOMÈNES DE LA MENSTRUATION.

La menstruation, chez la femme, est un des caractères distinctifs de l'espèce humaine ; car hors le temps de l'accouplement, aucun animal n'est sujet à un écoulement périodique par les organes sexuels.

Chez quelques femmes, la première irruption des règles a lieu brusquement et sans aucun signe précurseur. Le sang, à force de s'accumuler dans l'organe où l'embryon doit un jour se développer, s'ouvre dans sa surabondance une sortie facile par une route jusqu'alors inusitée.

Dans le plus grand nombre de cas, au contraire, la première hémorrhagie menstruelle est précédée et accompagnée de plusieurs incommodités. Un véritable mouvement fébrile se déclare ; le pouls est plus développé, inégal, rebondissant ; une chaleur assez vive se fait sentir aux parties génitales qui se tuméfient, et qui, ainsi que les mamelles, deviennent douloureuses et sensibles. La jeune fille se plaint de pléthore générale, de céphalalgie, de suffocation, de coliques et autres symptômes qui annoncent une congestion vers l'utérus, tels que des douleurs aux lombes, une pesanteur aux cuisses et au-dessus du pubis. Dans quelques cas il existe une toux spasmodique, le sommeil est troublé par des palpitations et par des rêves fatigants.

A cette époque la jeune adolescente devient triste et mélancolique, s'abandonne à une rêverie dont elle ignore la cause ; elle est plus susceptible, plus impressionnable, et éprouve quelquefois une grande émotion pour un très léger motif. Son caractère est plus irascible, elle a souvent des goûts bizarres, elle est sujette à des caprices ; son imagination a un plus grand développement, et un instinct secret lui fait pressentir le rôle important que la nature l'appelle à remplir.

Enfin l'écoulement paraît, précédé et suivi de la sortie d'un fluide séro-muqueux ; il est peu abondant, dure rarement plus de deux ou trois jours et revient d'abord à des époques irrégulières, pour se régulariser plus tard après la quatrième ou la cinquième apparition.

Chez les femmes déjà réglées, l'écoulement se fait lentement, mais sans interruption ; marquant à peine le premier jour, il augmente progressivement jusqu'au troisième, époque où il diminue graduellement jusqu'au cinquième ou au sixième, plus ou moins. Alors un grand soulagement s'est fait sentir, tous les symptômes précurseurs ont disparu, il ne reste plus qu'une sorte d'abattement qui fait repousser toute espèce d'exercice ; le visage conserve un air de langueur, les joues sont décolorées, les yeux sont ternes et une auréole noirâtre les entoure ; les seins restent encore douloureux, l'odeur de la

transpiration et de l'haleine est plus forte, et il existe aux parties génitales une certaine chaleur, un certain prurit voluptueux qui portent les femmes à rechercher avec plus d'ardeur les plaisirs de l'amour.

Quelques-unes d'entre elles, quoique toujours soumises à une menstruation très régulière, éprouvent à chaque révolution périodique une véritable maladie. En général à l'approche des règles, elles se trouvent dans un état de souffrance et de malaise, et il en est qui sont sujettes à divers accidents, tels que des coliques violentes, des migraines, des vapeurs, des spasmes, des attaques d'hystérie, de convulsions et même d'épilepsie. Chez quelques autres les fonctions de l'estomac se dérangent, les digestions sont plus pénibles, leurs forces diminuent, la mémoire s'affaiblit; toutes sont alors plus facilement affectées par le froid et la fatigue, et comme elles se trouvent généralement plus sensibles à toutes les impressions, elles deviennent plus susceptibles, plus tristes, plus craintives, plus irascibles, et sont quelquefois sujettes à des caprices qui réclament toujours l'indulgence et la plus tendre commisération.

Le soulagement qui succède au travail de la menstruation est un indice certain de la régularité de cette fonction, qui se renouvelle ordinairement, lorsqu'elle est bien établie, par périodes fixes de vingt-huit à trente jours, et semble en cela correspondre chez plusieurs femmes aux phases de la lune. Cette

opinion qui est répandue dans le vulgaire, a été transformée en proverbe par les poètes.

« *Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.*

« L'inconstante Phébé lui marquant ses retours,

« Dans les fastes des mois lui fait suivre son cours. »

Au lieu d'être en rapport avec les mois lunaires, *Haller* et quelques auteurs pensent que la menstruation suit les mois solaires. *Gall*, sans admettre une influence sidérale, croit que c'est en général aux mêmes époques que cet écoulement a lieu et qu'il est certaines semaines du mois où les femmes ne sont jamais réglées. Il divise les époques menstruelles en deux classes; la première comprend les huit premiers jours de la première et de la deuxième quinzaine, c'est-à-dire la première et la troisième semaine. S'il y a des femmes qui, pour des causes accidentelles, sont réglées pendant la seconde ou la quatrième semaine, le même auteur prétend qu'après quelques mois, elles rentrent dans la classe ordinaire; du reste, le docteur *Gall* ne peut donner aucune explication sur la cause de cette menstruation générale à deux époques différentes. On rencontre beaucoup de femmes, d'ailleurs bien portantes, chez lesquelles l'époque périodique anticipe sur les mois lunaires; ainsi certaines femmes nerveuses, surtout celles qui sont d'un tempérament érotique, sont souvent réglées tous les quinze jours, tandis que quelques autres dans des conditions op-

posées, ne voient venir leurs époques périodiques que toutes les six semaines, et même tous les deux mois. L'immortel *Linnée* dit avoir vu en Laponie des femmes qui n'étaient réglées qu'une fois par an. Dans son traité sur les maladies de l'utérus, le docteur *Pauly* rapporte que M. *Lisfranc* a rencontré des femmes qui n'étaient réglées que tous les cinq ou six mois, tous les trois, quatre et même six ans. Tantôt elles étaient habituellement souffrantes, tantôt elles jouissaient d'une santé parfaite; dans le premier cas, les indications doivent être les mêmes que pour les personnes qui ne sont jamais réglées; nous reviendrons sur ce sujet en parlant des dérangements de la menstruation.

Madame la duchesse D****, aussi distinguée par son esprit que par son admirable talent littéraire nous a affirmé qu'ayant cessé de voir à 35 ans, elle croyait être arrivée à son âge critique, d'autant plus qu'elle avait été nubile de très bonne heure, lorsque vers l'âge de 45 ans, c'est-à-dire après dix ans de cessation menstruelle, elle fut de nouveau réglée. Depuis cette époque, madame la duchesse D****, âgée aujourd'hui de 53 ans, est soumise à une hémorrhagie périodique aussi régulière que pendant sa jeunesse.

On a attribué la révolution menstruelle à une foule de causes. *Aristote*, *Mead*, *Werlhoff*, *Van-helmont*, *Roussel* et quelques autres l'ont regardée

comme étant le résultat d'une influence lunaire; *Pline* pensait qu'elle était l'excrétion d'une substance nuisible; *Galien*, *Astruc*, *Simsom*, *Lobstein*, ne voyaient dans cet écoulement que l'expulsion d'une quantité surabondante de sang. *Frédéric Hoffmann* regarde le flux menstruel comme étant le résultat d'une action mécanique. Il dit que les femmes engendrent plus de sang qu'il ne leur en faut, à cause de la lenteur de leur circulation et du peu d'abondance de leur transpiration; alors naissent des congestions dans les veines et des spasmes à la circonférence du corps. Le sang, ne pouvant être reçu dans les autres vaisseaux qui sont spasmodiquement resserrés, s'échappe dans la matrice dont la structure particulière se prête à cette congestion. M. *Osiander* et quelques médecins allemands pensent que la menstruation n'a lieu que parce que le sang de la matrice contient trop de carbone et d'azote. *Paracelse*, *Silvius*, *de Graff*, ont supposé qu'elle était le produit d'un principe fermentatif. *Clifton* a prétendu qu'elle avait pour cause la faiblesse relative des parois veineuses et l'effort perpendiculaire du sang. *Emett* la regardait comme étant la conséquence d'une érection; *Lecat* la qualifiait de phlogose amoureuse; *Stall* et M. le professeur *Dugès* pensent qu'elle a lieu sous l'influence d'un irritamentum, d'un molimen particulier; enfin la position de l'utérus et certaines dispositions des vaisseaux de cet organe ont